

Mangeons ceci est son corps !

D'abord Totoche a grogné, puis il a hurlé, et puis plus rien. Bientôt, l'admirable animal « est pâtés ». Que son sang soit sanctifié. La fête peut commencer. À la grande table, le docte saigneur est invité.

Ça commence entre loup et chien. Aux pâles heures du petit jour. Il fait froid de préférence. La journée sera longue autant le savoir tout de suite. D'abord on attend. On a sorti du garage la vieille dauphine jaune du pépé. On l'a garée dans la cour, le long du petit mur bornant le jardin. À sa place on installera la longue table Henri II dont personne ne voulait et qui d'ordinaire encombre le débarras, chargée de bocaux, de confitures. Une toile cirée ornée de cerfs pour qui sonne l'hallali la recouvre entièrement. Ça sent le café noir.

Depuis longtemps tout est prêt. Saladiers, faitouts, terrines, poêle immense, tréteaux avec planches au milieu de la cour. Seaux d'eau, brosses. Et puisque tout est prêt depuis longtemps, on ne sait plus à quoi s'affairer. On ne se regarde pas trop. On se demande l'heure qu'il est. Ça change tout le temps. Ça change tellement que la matinée commence à bien avancer et que Totoche dans son réduit commence à grogner. D'habitude on lui a déjà apporté farine, patates et restes du repas du soir...

On attend celui qui sait. Le saigneur. L'homonymie fait sens, on entend seigneur. Maître de cérémonie, chaman. Celui qui, avec tout un attirail impeccablement aiguisé, procédera à la phase initiale, nécessaire, de la transmutation de l'animal en nourriture comestible. Car Totoche sera jambons et pâtés, débité en tranches fines, étalé en épaisses tartines, arrosé d'un vin choisi, tandis que nous évoquerons quelques épisodes de sa courte vie, et bien sûr, sa fin. Tout cela a de l'allure, du panache et du sens. Au-delà de la mort, il semble qu'on ait saisi la main du pépé, qu'on ait fabriqué un maillon de plus à cette chaîne immense, sauvegardé la tradition. Pour un peu on signifierait quelque chose !... On se raconte ça pour supporter ce qui va suivre.

Une antique 4L vient de se garer près de la dauphine. Le saigneur fait son entrée. Muni d'une mallette plate, grand format. Vêtu de coutil noir, façon costume. Grand. On pense au « nettoyeur » Léon. Il salue vaguement, refuse le café noir, accepte le verre de rouge qui sitôt rempli est vidé, tendu.

Des hommes munis de cordes ont entravé Totoche, ils l'ont tiré et poussé malgré ses couinements suraigus, ils tâchent de la maintenir immobile, tête en arrière, gorge offerte au saigneur. Qui ne se presse pas. Ouvre sa mallette. Choisit gravement l'un des couteaux à manche de bois usé. Se dirige vers le groupe. Examine. Le tracé des veines ? Et d'un coup plonge la lame sous l'oreille rose. Ne devait-il pas l'assommer, avant ? On le questionne, il méprise. Un des plus vieux explique que « le boudin n'en sera que meilleur », pendant que Totoche hurle sans faiblir. On présente un faitout juste sous la blessure, quelqu'un actionne sa patte avant, pour que le sang jaillisse plus vaillamment. De plus en plus sourds, les cris puis les râles ne cesseront qu'aux dernières gouttes. La vie ne gêne plus, reste le poids qui fait obstacle. Les plus forts se saisissent chacun d'une patte, les autres soutiennent le corps inerte. Totoche est hissé sur la planche, on met le feu à ses soies, il est lavé à grande eau, brossé, bouchonné, tandis que le saigneur boit. Silencieux.

Il se prépare au deuxième acte : la transmutation du corps en viande de boucherie. D'un seul geste, la lame effilée fendra le torse et le ventre duquel dégoulineront dans une bassine Groflex rouge de lourds colliers d'entrailles chaudes salués par des mines de dégoûts tandis qu'au ciel monte tout droit ce qui reste de vie en fumée odorante.

Viendront la décapitation, le découpage des jambons, des côtelettes, des filets, le hachage des chaires moins nobles, transformation qui s'opère au garage. On y adjoint du végétal pour parfumer les viandes : oignons, persil, ail, intimement mêlés au hachis, achèvent le grand œuvre : Totoche est pâtés.

L'usage veut que l'on retienne le saigneur pour le premier repas, composé du sang retenu dans l'un des boyaux, et devenu boudin, frit dans un oignonnade. C'est lui encore qui inaugure le troisième acte : l'ingestion de Totoche. Il lève un verre de plus. La fin du travail, la quantité d'alcool finissent par délier sa langue : Comment qu'y dit le curé ? C'est son corps c'est son sang ? En vérité moi j'vous dis tout pareil. À la vôtre et mangeons ! Y'a que dans le cochon que tout est bon !

Les bouchons sautent. Ça parle haut et fort, ça passe d'histoires de cochon à histoires cochonnes. Ça rit. Tous. Ça ne chipote plus. Tard dans la soirée, avant que le sommeil l'emporte, on vague sans trop savoir ce qu'il convient de faire maintenant et des pensées épaisses ennuagent les têtes. On tâche de se souvenir des paroles excessives du saigneur, on leur cherche du sens, on croit tenir quelque chose, et puis non. Alors on va dormir saoul de vin et de fatigue et vaguement en colère, dans l'odeur de mangeaille et de graisse chaude.